a toléré les attentats de son audace, subi l'insolence de ses dédains, sans qu'une voix osât réclamer, sans qu'un murmure osât troubler le concert adulateur qui s'élevoit de toutes parts, je dirois presque sans qu'une larme osât couler : que les valets semblent avoir pris à tâche de s'abaisser à mesure que le maître s'élève, et que par cette dégradation rapide une immense population est réduite enfin toute entière à une sorte de servilité active et joyeuse, le plus hideux symptôme de la putréfaction sociale : — si alors la main de Dieu vient soulager de pareils hommes, et faire tomber de dessus leurs épaules flétries le lourd fardeau qu'ils ne songeoient pas à rejetter ; la reconnoissance et la joie sont permises sans doute à ces esclaves émancipés : mais non les cris de la colère, non les imprécations de la haine, qu'étouffe le bruit encore retentissant de leurs acclamations mensongères. Ils n'ont plus le droit de faire luire aux yeux du tyran, terrassé par d'autres que par eux, cette vérité terrible qu'ils avoient soin d'envelopper de voiles si épais : rougir et se taire, voilà ce qu'ils peuvent faire de mieux.

Si l'orgueil national cherche quelquefois à se dissimuler ces vérités humiliantes, ou si la

mobilité populaire ne les apperçoit pas, elles n'échappent jamais à l'histoire et à la postérité, qui dans leur équitable répartition attachent un égal opprobre à la barbarie du maître et à la bassesse des serviteurs. Les malédictions prodiguées par les Romains à Tibère mort n'effacent point à nos yeux la honte de leur obéissance envers Tibère vivant, et ce sénat qui proscrivit Néron, lorsqu'il avoit cessé d'être à craindre, n'a pas trouvé dans cette facile et tardive réparation une excuse devant les siècles suivans.

Ces réflexions, dont il me paroît difficile de contester la justesse, m'ont été suggérées par la lecture de quelques-uns des écrits que chaque jour voit naître depuis la chute de Napoléon-le-Dévastateur. Elles se sont surtout présentées dans toute leur force à l'occasion de l'éloquent manifeste publié par M. de Châteaubriand. Un tel talent, une telle renommée sont faits sans doute pour intimider celui qui ne peut opposer aux prestiges de l'art oratoire qu'un cœur droit et un esprit juste. Cette témérité devient plus remarquable encore lorsque c'est un étranger, un homme nourri loin de la capitale du monde littéraire (et l'on s'en appercevra aisément dans le cours

de cette lecture) qui ose attaquer sur son terrain un des écrivains les plus distingués de la France, dont le langage inspiré subjugue l'imagination en dépit de la raison qui le condamne, et légataire heureux d'une portion de l'héritage de Bossuet. Mais est-ce de style qu'il s'agit ici? L'art d'écrire est-il si nécessaire au sujet que nous traitons? Cette question est-elle soumise aux jugemens d'une académie, ou à ceux du genre humain? Assez et trop long-temps tous les moyens des rhéteurs, toutes les ressources qu'offroit la langue française furent employées pour décorer le mensonge et le crime : la vérité n'en a pas besoin.

Aux difficultés qui naissent pour moi, dans cette lutte, de l'inégalité de talent, s'en joignent d'autres qui naissent de la nature même du sujet. Buonaparte, dans les derniers temps de sa monstrueuse domination, étoit si généralement abhorré; il avoit si bien réussi à rassembler sur sa tête l'exécration de tous les partis qui à diverses époques ont existé en France, que cette haine publique approuve sans examen quiconque s'en rend l'interprète, et qu'on sait gré à ceux qui n'ont rien fait contre la tyrannie, ou qui même ne s'en sont

pas toujours tenus là, du zèle qu'ils mettent maintenant à déchirer un cadavre. Mais il est une autre position moins avantageuse : c'est celle de l'écrivain qui laissant en repos la cendre du despote, ose désigner parmi ses accusateurs d'aujourd'hui ses adorateurs d'hier, et croit permis et même utile de signaler cette funeste maladie dont une nation presqu'entière s'est trouvée atteinte à la fois, et qui se manifestant sous diverses formes, présentoit chez une partie des citoyens l'immobilité de la crainte, chez d'autres la souplesse de l'adulation. Il faut donc s'attendre, en traitant un pareil sujet, à donner l'allarme à tous les hommes qui portèrent avec tant de joie les stigmates de l'oppresseur, et que les inquiétudes d'une conscience, depuis peu réveillée de son long sommeil, doivent porter à voir dans cette entreprise le germe d'une accusation personnelle. Ils ne sont pas nombreux en effet, ceux qui dans ces temps de malheur et d'ignominie restèrent supérieurs à toute crainte et purs de toute bassesse; ceux en qui la vertu, par tout méconnue ou profanée, avoit trouvé un dernier asyle : mais c'est pour ce petit nombre que j'écris.

Je n'ai pas besoin de dire que M. de Châteaubriand ne peut être rangé parmi les écri-

vains qui oubliant ces sentimens d'indépendance et de fierté, le plus noble attribut de l'homme de lettres, ont prostitué leur plume à flatter la puissance, et achèvent de l'avilir en insultant au malheur. Supérieur à ceux-ci par son caractère comme par son talent, il a figuré parmi cette élite qui resta debout au milieu d'un peuple à genoux; il joignit un noble exemple à celui du Virgile français, dont l'humble courage refusa toujours un vers de louange au dominateur de quarante millions d'hommes, au *nouveau Charlemagne*; car cette heureuse et véridique comparaison fut trop prodiguée pour que l'on ait pu oublier, même à Paris, qu'on appeloit ainsi le monarque dont l'ame, ambitieuse de tous les genres de grandeur, alloit sans doute, si la journée de Leipsick ne l'eût arrêté au milieu de ses projets pour le bonheur du monde (*), ramener parmi nous, par une route un peu détournée, le culte des lettres et des arts amis de la paix, et faire briller *le siècle de Napoléon* d'un éclat inconnu aux siècles d'Auguste et de Périclès (**). L'auteur du *Génie du Chris-*

(*) « J'avois formé de grands projets pour la gloire de » la France et le bonheur du monde. ! »
(Discours de Napoléon au Corps législatif, le...... décembre 1813.)

(**) Décret du 24 fructidor an 12 qui établit les prix décennaux.

tianisme n'a point, je le répète, à rougir du ridicule qui s'attache au souvenir de ces étranges rapprochemens : il n'a pas trahi son opinion, n'a pas même, dit-on, cherché à la dissimuler, et le tyran l'a honoré de sa haine. Mais si ce dernier ouvrage ne l'expose point au reproche de palinodie (tort sur lequel au reste une longue habitude a rendu les français fort indulgens) il en est un autre à lui adresser : c'est de n'avoir pas su, ou de n'avoir pas voulu éviter deux écueils que je vais tenter d'indiquer. Le premier, c'est l'exagération. Entraîné par une indignation très-légitime, l'auteur, en peignant avec le coloris vigoureux qui lui est propre, la tyrannie qui vient de s'écrouler, a trouvé moyen, chose qui semblait impossible, de rembrunir quelquefois le tableau ; oubliant que l'histoire des forfaits dont nous fûmes témoins et victimes n'a pas besoin d'hyperbole, et qu'il est coupable et mal-adroit de calomnier le crime, parce que c'est le moyen d'intéresser en sa faveur ce sentiment d'équité naturelle qui parle au fond du cœur humain lorsque les passions commencent à s'appaiser. Je citerai, parmi les traits nombreux auxquels cette observation me paroît applicable dans l'ouvrage dont nous nous occupons, ce poison

versé aux pestiférés de Jaffa par les mains de leur général (*), et cette torture qui tuoit un second fils dans les flancs de la mère, pour la contraindre à livrer le premier (**). De pareilles imputations ont besoin d'être prouvées: de pareilles horreurs ont un air fabuleux qui les fera rejeter par l'imagination aussi long-temps qu'il sera possible de se refuser à leur croyance. Et si nous étions forcés d'y croire; s'ils avoient réellement été commis, ces effroyables outrages envers la nature et l'humanité,— ah! s'il étoit vrai, ne sentez-vous pas ce qui en résulteroit contre le peuple chez lequel auroient eu lieu ces scènes de Jaggas et de Cannibales: contre une race, où en pleine civilisation, il se seroit trouvé des hommes capables de faire de telles choses, et tant d'autres capables de les souffrir!

Cette dernière réflexion m'amène naturellement au second reproche que l'auteur me paroît avoir encouru. Songeant toujours qu'il est français, et cherchant à persuader qu'on peut encore être fier de ce titre, il glisse avec une merveilleuse adresse sur les torts de la

(*) Pag. 15.
(**) Pag. 27.

nation, tandis qu'il pèse de toute son éloquence sur les attentats du despote, que personne ne songe à lui contester. Il est cependant trop vrai que les peuples sont rarement innocens des crimes de leurs maîtres : et quoiqu'il soit incontestable que le système établi par Napoléon devoit avoir pour résultat inévitable une dépravation toujours croissante dans l'état soumis à ses funestes lois, il est également certain que cet homme n'a fait que donner au mal déjà existant une force plus active et plus raisonnée : que le vice étoit dans le sang, et que la nation, au sortir des mains homicides de Robespierre, puis des mains vénales du Directoire, étoit admirablement façonnée pour le service du premier brigand hardi qui voudroit saisir le sceptre. Ce ne sont point les tyrans qui font les esclaves, mais les esclaves qui font les tyrans : il est bon de le rappeler peut-être, lorsque s'élevent de toutes parts des hommes qui voyant qu'on est las d'un état convulsif né de la licence populaire, et sachant quel est en France le prix de l'àpropos, se hâtent de réclamer contre le danger des *idées libérales*, et d'implorer la servitude. Et déjà ce langage paroît assez favorablement accueilli, soit par la mobilité nationale, soit par l'intérêt person-

nel, le plus puissant des sentimens dans ce siècle, et si commun qu'on ne prend plus même la peine de le cacher. Telle est la triste et honteuse attitude qu'un peuple est amené à prendre, lorsque par une suite de variations que préconise successivement son facile enthousiasme, mais qui ne l'en fatiguent pas moins, tiraillé dans tous les sens, changeant de gouvernement toutes les années, de maximes tous les mois, et annullant les sermens de la veille par ceux du lendemain, il en vient enfin au point de croire, que comme le dit un écrivain du siècle dernier, *rien n'est vrai sur rien ;* qu'il n'y a point de principes éternels et absolus, mais seulement des règles de circonstances ; que tout ce qui est établi par le pouvoir est incontestablement bien, tant que le pouvoir dure ; et qu'il est ridicule de rendre un culte constant à toute espèce d'autorité autre que celle de la force et de l'argent. Voilà quel est, avec très-peu d'exceptions, l'esprit public qui règne aujourd'hui en France : voilà ce que M. de Châteaubriand n'ignore pas, ce qu'il auroit exprimé beaucoup mieux que moi, et ce qu'il a jugé convenable de dissimuler. On seroit tenté de pardonner ce voile qu'un sentiment de patriotisme peut chercher à jeter

sur les erreurs et les excès d'un peuple au milieu duquel on est né, si d'ailleurs les suites de cette sorte de réticence n'avoient pas leur danger dans ce moment. Quoi ! vous qui reçûtes de la nature, et cette profondeur de pensée qui distingue l'historien de la foule des narrateurs de faits, et cette expression animée et pittoresque dont l'effet est si puissant sur l'esprit des hommes; vous qui avez su retracer avec le crayon de Tacite les temps de Tibère et de Caligula, et la déplorable bassesse de ces gladiateurs qui saluoient leur maître en allant mourir pour son amusement (*), vous n'avez rien trouvé à dire sur cette abjection générale, honteux caractère de l'époque dont nous sortons, et qui épargna constamment au despote la fatigue d'insister sur l'exécution d'un forfait, et la nécessité de punir un acte de désobéissance ! Toujours soigneux de relever par des phrases éloquentes cette dignité nationale qu'attaque trop fortement l'éloquence des faits, vous ne désignez qu'un coupable à l'Europe indignée : à vous en croire, c'est à lui seul qu'elle doit ses maux, c'est seulement depuis

(*) *Ave, Cæsar, morituri te salutant.*

son règne que vous avez attenté au repos, au bonheur du monde : l'Europe ne s'y méprendra pas. Que dis-je ! vous ne vous bornez pas à vouloir justifier ce peuple qu'accusent vingt années de torts irréparables envers l'humanité : vous nous rappelez ce qu'il fut jadis, pour nous faire oublier ce qu'il est à présent : vous cherchez à le couvrir de ce vernis de noble loyauté, de vertu chevaleresque, qu'on ne retrouve plus que dans vos vieilles chroniques. « Chaque » nation, dites-vous, a ses vices : ceux des » français ne sont pas la trahison, la noir- » ceur et l'ingratitude. . . . Le temps viendra » où les français libres déclareront par un acte » solennel qu'ils n'ont point pris de part à ces » crimes de la tyrannie. » (Pag. 13). Sans regarder ces vices odieux comme particulièrement inhérens au caractère français, j'aurois cru, je l'avoue, qu'ils ne lui avoient pas toujours été étrangers : que le massacre unanime de la St. Barthélemi n'étoit pas exempt de trahison, et que dans le meurtre de Louis-*le-martyr*, dans celui de la pure et sainte Elisabeth, ainsi que dans les quatorze assassinats tentés sur la personne de Henri IV, il y avoit quelque chose qui ressembloit à de l'ingratitude. « Nous avons, poursuit l'auteur, pleuré

» le duc d'Enghien, Pichegru, Georges et
» Moreau : nous avons admiré Sarragosse, et
» environné d'hommages un pontife chargé
» de fers. » Grand Dieu, quelle apologie!
Des forfaits semblables à ceux que vous nous rappelez sont-ils excusés par l'obéissance, et ignorez-vous que s'il est quelque chose de plus détestable que la cruauté qui commande un crime, c'est la lâcheté qui l'exécute? *Vous avez pleuré le duc d'Enghien! Vous avez admiré Sarragosse!* Et celui qui remplit les fonctions d'archer dans l'enlèvement du petit-fils de Condé, étoit-il français ou non? Et ceux qui pendoient aux arbres les pâtres de la Catalogne pris une hache à la main en combattant pour leur patrie et pour leur roi captif, ces bourreaux étoient-ils nés en Italie? Ah, pleurez, vous le devez en effet; pleurez et rougissez, car vous avez beaucoup dégénéré de vos ancêtres, et vous avez laissé traîner dans le sang et la boue ce nom français, jadis symbole d'honneur et de loyauté : mais n'espérez pas tromper l'Europe par un désaveu tardif, et concentrer ses mépris et son indignation sur un seul homme, comme sur le bouc d'Israël.

Je sais que ce reproche ne peut s'étendre à tous, parce qu'une nation n'est jamais crimi-

nelle toute entière : je sais que quelques scélérats distingués, qui voudroient maintenant pouvoir se défaire de leur épouvantable renommée, avoient l'exploitation presqu'exclusive de cette mine de mal et de douleur, si féconde pour eux, tandis que la crainte et la faiblesse leur donnoient un nombre immense de complices involontaires. Mais les hommes qui savent sentir et penser ne se réconcilieront pas avec l'indigne tolérance qui accordoit à ces misérables la considération et le repos, sans que jamais un acte de mépris, expression de l'opinion publique, leur ait fait expier leur insolente fortune. La catastrophe qui a renversé leur maître ne les atteint que faiblement : ils conservent la vie et leurs richesses, ils sont contens. Le boucher de Hambourg reviendra dans les murs de Paris étaler ses trésors infectés d'une odeur cadavéreuse, et cuver le sang dont il s'est désaltéré : et tous les vampires qui ont sucé l'Allemagne feront aisément oublier, en répandant leur or, par quels moyens ils l'ont acquis.

Voilà ce que sait l'Europe, ce que proclamera un jour l'histoire vengeresse, et ce que reconnoîtra la postérité. Sans doute on ne pouvoit exiger que des vérités de ce genre fussent

tracées par la plume d'un français : mais si, sans les exprimer, on paroissoit du moins ne pas les méconnoître : si M. de Châteaubriand, envisageant son sujet d'une manière plus grande et plus conforme à son talent, eût voulu remonter à la source des maux qui nous ont accablés, et dont il indique à peine quelques causes secondes dans un exorde rapide; si devançant, sur les ailes du génie, le jugement des siècles à venir, il eût fait voir, dans le dépérissement graduel de l'ordre moral en France depuis les premières années de la révolution, et même à une époque antérieure, le germe de ces vices monstrueux qui chez une population ainsi préparée, devoient nécessairement s'attacher à toutes les formes de Gouvernement, il ne nous forceroit pas aujourd'hui de suppléer à son silence : il n'exposeroit pas ses compatriotes à cette dure justice dont rien n'oblige l'étranger à modérer la rigueur. Cette espèce de vengeance est la seule qui puisse se concilier avec les droits de l'humanité : l'*Europe en armes* n'en a point voulu d'autre, lorsque s'abaissèrent devant ses guerriers ces barrières impuissantes qui couvroient une enceinte longtemps formidable au genre-humain : lorsque les *barbares du Nord* s'avancèrent l'olive à la

main dans ces murs où se forma souvent l'orage qui dévastoit le Nord et le Midi : parmi ces habitans étonnés de voir, pour la première fois, la modération dans la force, et la clémence dans la victoire. Si, dégagé de toute considération personnelle, M. de Châteaubriand se fût élevé à la hauteur qui lui convient : si son éloquence accusatrice eût désigné les coupables qu'il pouvoit connoître, soit parmi ce corps, qui honoré du titre de *Conservateur*, en a si bien senti la valeur, que le dernier acte de son pouvoir a été de s'assurer le maintien héréditaire d'une autorité si utile à la France, et du salaire bien légitimement gagné qui y est attaché : — soit parmi ces grands dignitaires, qui long-temps exécuteurs empressés des arrêts du despotisme, réparent bien ce tort, il est vrai, par l'héroïsme avec le lequel ils font éclater aujourd'hui leur prudente indignation contre l'auteur de leur fortune ; si même, car l'historien doit quelquefois descendre jusques-là, il eût envisagé l'influence que devoit avoir sur le caractère national l'existence de ces myriades d'employés de toutes les classes, sauterelles dévorantes alimentées de la substance des peuples, forcés d'admirer le brigandage le plus méthodique et le plus régu-

lier qu'ait jamais inventé le démon de la fiscalité ; si M. de Châteaubriand eût fait ce tableau avec le pinceau qu'on lui connoît, il auroit sans doute froissé bien des intérêts, importuné bien des consciences : il se seroit attiré de nombreux ennemis : mais jusqu'à présent il a paru peu accessible à la crainte, et ce nouvel acte de courage étoit digne encore de lui. De pareils aveux étoient trop pénibles ; et le nombre de ceux qui dans ces temps malheureux ont attaché à leur nom la célébrité de l'infâmie, trop grand pour qu'on crût pouvoir en réveiller le souvenir sans exposer la nation presqu'entière à de fâcheuses observations. Cette crainte devoit arrêter surtout un écrivain dont le talent magique se plut souvent à revêtir ses compatriotes des plus brillantes couleurs, et à leur accorder de préférence, dans ses pompeuses fictions, précisément les vertus que leur contestera l'histoire. « Les Français, » dit-il dans l'un de ses ouvrages, qui comme celui auquel je réponds, réussit mieux à séduire qu'à convaincre ; « les Français, Romains par le génie, sont » Grecs par le caractère » (*). Sans m'arrêter

(*) Génie du Christianisme, tome 5, page 155, de l'édition in-18.

à une distinction peut-être plus subtile que vraie, je pense qu'il est assez curieux d'appeler aujourd'hui sur cette idée l'attention publique. Les Français, *Romains par le génie!...* Ce n'est pas ici le lieu d'examiner sérieusement cette étrange assertion : je ne le tenterois qu'avec la crainte d'outrager, par la seule supposition d'un semblable parallèle, la mémoire de ce peuple étonnant, dont l'image, après deux mille ans, ne se présente à nous qu'entourée d'un cortège de vertus sublimes, ou de crimes imposans. Non, je ne comparerai point les cruels, mais vigoureux descendans de Romulus, dont l'audace réfléchie établit un empire immense sur six siècles de politique et de victoires, à la peuplade sans raison et sans caractère, qui en s'arrogeant le titre de *grande nation*, courut pendant dix ans l'Europe sur les pas d'un aventurier féroce, frappant les peuples avec ses chaînes, et se précipitant sur toute contrée qui offroit de l'or à prendre ou des terres à envahir, avec l'ardeur sauvage d'une meute qui va à la curée. On peut, je le sais, trouver de la dureté dans ce langage; mais je le demande aux français même que leurs vertus séparent de la masse, peut-on l'accuser d'injustice? Ah! la vérité n'en est que trop

attestée par la spoliation, le sang et les pleurs de vos voisins, non-seulement depuis dix, mais depuis vingt années ; tels sont les souvenirs qui pendant long-tems encore, s'attacheront à l'idée de ce royaume « que Rome expirante » enfanta au milieu de ses ruines, comme un » dernier essai de sa grandeur (*). » Il s'est en effet ressenti des tems de son origine : car trop souvent ses annales offrirent ce hideux mélange de mollesse et de barbarie, d'orgueil et de servilité, qui signala si honteusement la décrépitude de l'Empire des Césars.

On objectera peut-être que cette étonnante patience des Français sous Napoléon, cette constance dans la servitude, qui sembloit accuser d'injustice le reproche de mobilité si souvent dirigé contr'eux, doivent être attribuées à une extrême lassitude, plutôt qu'à un défaut d'énergie ; et que d'ailleurs les avantages inhérens à l'unité de pouvoir, la rigueur du ressort que le nouveau monarque avoit substitué à ce système de contre-poids, chef-d'œuvre de foiblesse et d'ineptie du gouvernement renversé par le 18 Brumaire, qu'enfin tous ces changemens qui portoient le carac-

(*) Page 1[illegible]

tère de la force dans la pensée et dans l'action, pouvoient donner des espérances capables de faire supporter les maux présens. Cette apologie paroît spécieuse, et sans doute l'un des crimes qui pèseront le plus sur la mémoire de Buonaparte, sera d'avoir trompé de telles espérances. La postérité répètera, après M. de Châteaubriand, « qu'il » est douteux si cet homme a été plus cou» pable par le mal qu'il a fait que par le bien » qu'il eût pu faire » (*); et, lorsque le supplice de l'inaction aura terminé son existence; lorsqu'il paroîtra devant le tribunal de ce Dieu qu'il feignoit de reconnoître, et qu'il outrageoit en s'en disant protégé, sans doute l'obligation de répondre sur ce forfait, l'un des plus grands que puissent commettre les hommes chargés du sort des nations, ne sera pas la partie la moins accablante de ce terrible interrogatoire. Mais l'erreur du peuple sur les intentions du souverain, erreur peut-être naturelle dans son principe, ne pouvoit du moins être de longue durée; et ces actes d'orgueil et de perfidie, qui suivirent de si près son facile affermissement sur le trône,

(*) Page 6.

ces violations sans pudeur des lois établies par lui-même, ces attentats multipliés à la liberté civile, ne laissèrent bientôt plus d'excuse à la patience. Avouez donc avec franchise, ou du moins laissez-nous croire que ce honteux assujettissement étoit né chez vous, et de la fatale habitude d'obéir sans jamais raisonner l'obéissance, (habitude que quelques écrivains voudroient encore renforcer aujourd'hui) et surtout d'une indifférence générale pour le bien public, d'une inaptitude à être libres, que n'avoit pu vous enlever votre République de huit années, ridicule et sanglante parodie des Démocraties anciennes : bisarre méprise de vingt-cinq millions d'hommes, qui prirent la ferveur d'une mode nouvelle pour l'élan du patriotisme, et crurent changer de mœurs en changeant de costume et de langage. La corruption toujours croissante dans les derniers temps de la monarchie avoit conservé son action durant l'existence de la République : elle l'augmenta sous Buonaparte, et c'est ce qu'on devoit attendre en pareille circonstance d'un peuple, qui pour me servir d'expressions peut-être aujourd'hui trop prodiguées, fut jadis *le peuple de S.*[t] *Louis*, mais fut

aussi, et à des époques plus rapprochées de nous, *le peuple de Louis XV*, après avoir été *le peuple du Régent.*

Toutefois la France, soumise au régime monarchique, possédoit, à défaut de la fierté nationale qui repousse les envahissemens du pouvoir arbitraire, des formes constitutionnelles capables de le contenir; une habitude antique et respectée chez un peuple à la fois mobile et routinier, investissoit les parlemens d'une autorité que le monarque le plus absolu ne bravoit pas entièrement : et malgré le peu d'estime qu'inspiroit en général l'esprit de ces corps plus factieux que libres, et moins amis du peuple qu'ennemis de la Cour, aucun des Rois de France ne hasarda d'abattre cette barrière fragile, et pourtant révérée. Mais lorsque Buonaparte, soit par une adroite combinaison, soit par un élan d'orgueil, eut substitué au nom de *Roi* le titre d'*Empereur*, qui rappelant aux esprits l'idée de l'exercice le plus vaste de la souveraine autorité, avoit surtout l'avantage d'ouvrir une carrière illimitée au despotisme militaire, il fut facile de prévoir ce qu'oseroit impunément une telle puissance chez une telle nation. C'est alors que l'Europe vit, avec plus de mépris que

d'étonnement, la prévenance française accueillir, appeler les entreprises de son nouveau maître sur cette liberté dont l'ombre même le gênoit, et qu'on avoit fait semblant de vouloir garantir par un fantôme de constitution; qu'elle vit le Prince, dédaignant l'art des tâtonnemens et des gradations, élémens ordinaires du catéchisme de la tyrannie, dévoiler ses desseins en homme bien convaincu qu'il pouvoit se passer de prudence, et marquer ses premiers pas dans la carrière par des actes, qui dans un autre siècle et dans un autre pays, auroient eu sans doute le mérite de l'audace. Je n'en ferai point ici l'affligeante et fastidieuse énumération : ils sont de nature à ne pas être aisément oubliés, quand d'ailleurs le souvenir n'en seroit pas conservé dans ces feuilles publiques, volumineuses archives du mensonge et de la bassesse, dont la lecture sera un jour l'une des plus pénibles fonctions de l'historien. En y parcourant avec la lassitude du dégoût, et ces pompeux rapports des orateurs du Gouvernement, et ces milliers d'adresses où l'on voyoit le peuple Français se pâmer de joie et pleurer d'admiration à chaque décret qui lui annonçoit une nouvelle levée d'hommes

ou une augmentation d'impôts : en revoyant ces touchans tableaux, qui jamais ne manquèrent leur effet sur les cœurs de ces Parisiens, dont les mains ont orné de fleurs les chevaux des Cosaques, l'écrivain sera forcé de s'arrêter souvent, surtout si lui-même est né Français; il cherchera dans l'histoire moderne de semblables exemples, et ne les trouvera point; il se rappellera ces Romains dont *la servitude fatiguoit leurs tyrans* (*), et jugera que Napoléon étoit vraiment *infatigable*. Grâces au Ciel et aux idées actuelles, il n'a pas essayé tout ce qu'il pouvoit, et nous devons bien lui en savoir quelque gré. S'il arracha tant de milliers d'enfans des bras de leurs pères pour les envoyer mourir dans des guerres insensées et criminelles, il n'égorgea pas ces tendres victimes sous les yeux paternels : Cambyse le fit, et probablement les Prexaspes n'auroient pas manqué aujourd'hui. Il n'a pas non plus poussé le goût de l'équitation jusqu'au point où la reconnoissance entraîna Caligula : mais si quelque Conseiller d'état, digne organe de sa volonté suprême, avoit fait mettre la

---

(*) Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
(Racine, Britannicus, Acte IV, Scène IV.)

question aux voix, il n'est pas impossible qu'on eût vu le noble quadrupède prendre sa place dans des séances où du reste il auroit figuré d'une manière aussi honorable et aussi utile que tel qu'il me seroit aisé de nommer.

Je ne pousserai pas plus loin ces observations. Quoiqu'elles ne soient assurément pas déplacées à une époque où des journalistes apprennent à l'Europe, avec un sérieux vraiment divertissant, que LA FRANCE EST PLUS QUE JAMAIS LA GRANDE NATION, et où l'on voit de tous côtés, suivant l'expression de La Harpe, *le vice se hausser ridiculement pour paroître fier comme la vertu*, cependant l'indignation étant un sentiment violent, et le mépris un sentiment pénible, on se fatigue bientôt de l'un et de l'autre: et sous tous les rapports il est inutile d'en dire ici davantage à ce sujet. Ce qui ne l'est pas peut-être, c'est de combattre, avec toutes les forces de la raison, cet esprit exagérateur et faux qui ne connoît aucune espèce de bornes, et qui, né des habitudes révolutionnaires, nourri des principes d'une école aussi mauvaise en littérature qu'en morale et en politique, ne sait qu'outrer également le blâme et la louange, et est ennemi de toute modération. Je me suis déjà étonné

d'avoir à adresser ce reproche à M. De Châteaubriand; j'oserai le renouveller à l'occasion de ce qu'il avance en parlant de la haine si ingénûment exprimée par Buonaparte contre la félicité des hommes (*). Quoique ses actions aient assurément été de nature à faire supposer en lui l'existence de cet affreux sentiment, il est cependant difficile de croire qu'il l'ait manifesté avec cette mal-adresse digne d'un tyran de mélodrame. Une seule chose seroit plus extraordinaire que de semblables aveux, savoir la longanimité du peuple qui en auroit eu la certitude. Je conçois que beaucoup de gens trouveront ces réflexions parfaitement oiseuses, et penseront qu'il est fort indifférent qu'on impute quelques crimes de plus ou de moins à un homme qui n'a plus de *croix d'honneur* à donner ni de dotations à faire, et dont la signature ne sauroit ouvrir désormais les portes de Vincennes. Ces êtres-là ne pourront jamais me comprendre : aussi ai-je eu soin de les prévenir que je n'écrivois pas pour eux.

Lorsque le pouvoir qui domine a mérité la haine des peuples, tout ce qui porte l'empreinte de son influence devient nécessaire-

---

(*) Page 51.

ment odieux. Son attouchement souille tout : ce qu'il pourroit enfanter de bon n'est jugé que d'après son origine, et ses bienfaits, s'il est possible qu'il en accorde, sont reçus avec méfiance ou repoussés avec effroi. Telle est l'erreur commune parmi les opprimés : erreur sans doute excusable et naturelle, mais que l'homme supérieur ne doit pas partager. « L'on » a vu, dit M. de Châteaubriand, des mères » accourir des extrémités de l'Empire, et ve» nir réclamer, en fondant en larmes, les fils » que le Gouvernement leur avoit enlevés. Ces » enfans étoient placés dans des écoles où on » leur apprenoit au son du tambour l'irréli» gion, la débauche, le mépris des vertus » domestiques, et l'obéissance aveugle au sou» verain (*). » Ce n'est plus ici contre le despote, ce n'est plus contre un seul homme que l'auteur dirige cet affreux reproche : c'est une des classes les plus respectables et les plus utiles dans tout Etat civilisé, c'est tout ce qu'il y a d'instituteurs publics dans 130 départemens, que M. de Châteaubriand accuse à la face de la France et de l'Europe d'un assassinat moral, d'un système de corruption raisonnée : ce sont

(*) Page 16.

des vieillards blanchis dans l'enseignement, qu'il dénonce comme empoisonneurs de l'adolescence, entremetteurs de libertinage, et prédicateurs d'athéisme. J'atteste ici (et quoiqu'étranger je fus à portée de m'en convaincre) j'atteste Dieu, l'honneur, la vérité que cette horrible imputation est également fausse et révoltante; et que si les établissemens d'instruction existant sous le régime de Napoléon ne furent pas toujours exempts des désordres trop communs, et souvent inévitables dans les institutions de ce genre, du moins ceux qui les dirigeoient ne se rendirent-ils jamais coupables de cette doctrine essentiellement vicieuse, de cette subversion de principes dont l'esprit de parti ose aujourd'hui les accuser. Plus calme et plus juste, et ramené à la vérité par la réflexion, M. de Châteaubriand se reprochera amèrement sans doute d'avoir ainsi voulu déshonorer d'un trait de plume tant d'hommes qui dans leur obscure utilité, n'ont guères d'autre salaire de leurs travaux pénibles que l'estime de leurs concitoyens.

Mais il est temps de s'arrêter. Une plus longue réfutation de quelques phrases échappées à l'éloquent interprète de la haine pu-

blique pourroit donner à cet écrit la couleur d'une apologie; l'irréflexion se hâteroit de le croire, la mauvaise foi feindroit de s'y méprendre, et quoiqu'indifférent à de pareils jugemens, je ne veux pas les provoquer. Mon but principal étoit de dire ce qu'on paroît vouloir cacher: de réduire à leur juste valeur ces déclamations que chaque jour voit naître, et où des imposteurs maladroits, descendus au triste rôle de complices empressés de se ustifier aux dépens de leur ancien chef, semblent avoir spéculé sur le mépris public, et vouloir se sauver de la vengeance par le ridicule. J'ai cru ne devoir ménager, ni ces calculs de la bassesse, ni cette débilité bien plus commune encore, qui retint si long-temps la France sous un joug détesté, et rendit ses plus nobles enfans tour-à-tour instrumens passifs de la tyrannie, ou ses tristes victimes. Si Dieu eût voulu prolonger les épreuves auxquelles il avoit soumis le monde; si l'Europe impatiente n'eût envoyé l'élite de ses guerriers pour vous forcer enfin d'être libres, vous seriez encore esclaves; le Corse du haut de son trône disposeroit à son gré de ce qui reste aux Français de sang, de fortune et d'honneur; des orateurs, dans leurs discours réprouvés

du génie comme de la vertu, le flatteroient sans pouvoir seulement parvenir à lui plaire : vos Bardes feroient retentir pour lui leurs lyres profanées, et d'un bout à l'autre de l'empire, un chœur d'adulation s'éléveroit sur les cendres de vos enfans, offerts en holocauste à votre sanglante divinité. Et ne réclamez pas contre cette assertion trop fondée : vous en avez prouvé toute la justesse, lorsque naguère une audace inutile essaya de briser vos chaînes (*), et que quelques hommes, bientôt punis d'avoir compté sur vous, et d'avoir ménagé le sang dans des lieux accoutumés à le voir répandre, périrent presqu'inapperçus au sein de votre capitale, aux yeux d'un peuple qui, entrevoyant peut-être dans le succès de leurs efforts les agitations de la liberté, aima mieux se reposer dans l'esclavage. Mais les dix-huit mois qui viennent de s'écouler ont assez puni tant de foiblesse : les peuples auxquels vous vouliez faire supporter la moitié

(*) On sait comment furent secondés Mallet et ses amis, à une époque où l'épouvantail des Français étoit cependant éloigné de 500 lieues, et comment périrent ces braves insensés, sans qu'on parût les honorer d'un regret.

de votre bonheur, les souverains dont vous dévastiez les états, se sont vengés de tant d'injures en vous rendant une liberté que vous eussiez pu ne devoir qu'à vous-mêmes. Ce sublime exemple doit désarmer toutes les haines, étouffer tous les ressentimens. Ces jours sont des jours de clémence; si jamais l'imagination fatiguée par le spectacle effrayant des maux du genre humain, put s'arrêter sur un avenir plus prospère, c'est aujourd'hui que cet avenir s'offre à nous. Français, n'en troublez pas l'espérance; ne portez plus vos mains inquiètes sur des blessures qu'il faut songer à cicatriser: lorsque vous fûtes tous imprudens ou coupables, cessez de vous reprocher des torts dont aucun ne fut exempt : cessez même de poursuivre par des malédictions impuissantes et peu généreuses ce grand coupable exilé au-delà des mers, et qui vous venge assez en se condamnant à vivre. Méritez, en vous pardonnant les uns aux autres, méritez le pardon de cette grande famille Européenne, que Dieu semble appeler aujourd'hui à subsister en paix. Réunis sous la douce autorité de vos anciens rois, cultivez ces dons heureux que vous prodigua la nature, et qui ne rendront point votre gloire funeste à vos voisins.

Rappelez parmi vous ces arts brillans qu'effrayoit le tumulte des armes, et dont un Gouvernement absolu arrêtoit le rapide essor, en feignant de l'encourager : ces arts auxquels vous avez dû long-temps une supériorité reconnue du reste de l'Europe, et qui, si vous le voulez, vous assureront encore cette influence qu'une nation spirituelle et polie doit être surtout jalouse d'exercer. Aimables enfans de la moderne Athènes, cessez de contrefaire le langage des Romains : laissez cette sorte d'ambition aux peuples moins heureux peut-être, qui reçurent en partage plus de solidité que d'éclat, et plus de vigueur que de grâce. Alors s'élèveront de toutes parts, avec une beauté nouvelle, ces talens, charme de la vie, et fruits heureux de votre sol : alors croîtront pour vous des lauriers qui ne seront point souillés par le sang et les larmes. L'étranger viendra dans vos murs, non pour vous apporter la guerre, mais pour jouir avec vous des bienfaits de la paix; non le fer à la main, comme jadis aussi les enfans du Nord entrèrent dans cette Rome où se forgeoient les chaînes du genre humain, mais animé par l'espérance de s'éclairer de vos lumières et de partager vos plaisirs : — et tranquilles au-

dedans, estimés au-dehors, plus soigneux d'effacer des torts dont quelques années auront déjà vieilli le souvenir, que d'en faire l'inutile apologie, vous bénirez peut-être ce dernier et grand orage, qui, en épurant votre atmosphère, aura fait couler dans cet arbre immense, dont les rameaux s'étendent des Alpes à l'Océan et du Rhin aux Pyrénées, une sève nouvelle de vie, de force et de fraîcheur.

On achevoit d'imprimer ceci, lorsque M. de Châteaubriand a fait paroître la seconde édition de son ouvrage, dans laquelle il modifie ou explique quelques-unes des allégations contenues dans la première. De ce nombre est celle qui regarde l'état de l'instruction publique sous Buonaparte. La franchise avec laquelle il se condamne lui-même à ce sujet m'auroit fait supprimer, si cette nouvelle édition eût paru quelques jours plutôt, des observations qui se trouveront maintenant porter à faux.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.